

Livres

Number 797, July–August 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2018). Review of [Livres]. *Relations*, (797), 44–48.

Femmes, Islam et Occident

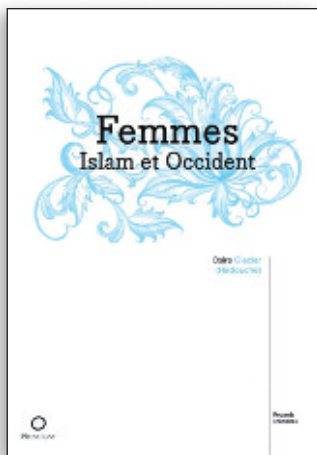
OSIRE GLACIER (HADOUCHE)

Lachine, Pleine Lune, 2018, 158 p.

Osire Glacier est spécialiste de l'histoire des femmes et des droits de la personne au Maroc. Elle enseigne l'histoire et les sciences politiques à l'Université Bishop's, à Sherbrooke. Ce recueil de conférences s'inscrit dans une perspective postcoloniale qui invite à entendre une pluralité de voix féministes arabo-musulmanes, marginalisées au plan national comme international. Sa thèse centrale est qu'il est impossible de saisir le comportement des musulmans en Occident sans un examen préalable des conditions de vie dans leurs sociétés d'origine. Pour déjouer différents mythes qui alimentent l'islamophobie et le racisme, elle examine tour à tour les signes religieux, les rapports sociaux de sexe et la conception de la citoyenneté portée par les immigrants musulmans.

Dans les premiers chapitres, elle retrace le parcours sociohistorique du mouvement féministe au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Elle conteste l'idée que les femmes arabo-musulmanes puissent être en contradiction avec le mouvement féministe occidental en raison de leur religion ou de leurs pratiques culturelles. Au contraire, les femmes arabo-musulmanes résistent depuis longtemps aux structures patriarcales autoritaires à l'intérieur de leurs communautés, mais cette résistance n'a pas garanti leur accès aux droits civiques et politiques.

Glacier souligne qu'historiquement, les premières communautés musulmanes ont été divisées entre, d'un côté, des groupes optant pour une vision égalitaire des sexes et, de l'autre, des groupes optant pour une vision patriarcale de l'islam. Malheureusement, la constitution de l'État musulman impérial, à commencer par l'Empire omeyyade (VIII^e siècle), a mené au renforcement de la subordination des femmes, notamment en leur imposant le voile. Bien que ce voile ait eu une fonction sociale importante à l'origine – celle de protéger certaines femmes de l'enlèvement lors des



conquêtes militaires en signifiant qu'elles sont sous la tutelle d'un autre homme –, cette signification paradoxale (protéger en subordonnant) a persisté jusqu'à l'arrivée des colonisateurs occidentaux. Pour justifier leur occupation, ces derniers ont alors fait du port du voile un symbole de l'infériorité des sociétés arabo-musulmanes. Or, plusieurs militantes féministes nationalistes ont dénoncé cette vision réductrice, notamment les Égyptiennes Houda Shaarawi et Saiza Nabarawi, à travers un célèbre geste de dévoilement public en 1923 qui a été imité, par la suite, par d'autres femmes dans le monde arabo-musulman.

La lutte féministe anticoloniale était porteuse, selon Glacier, de l'espoir des femmes du monde arabe et musulman d'accéder à leurs droits civiques et politiques après la libération de leur pays. Malheureusement, la mise en place des États-nations postcoloniaux n'a fait que reproduire les régimes autoritaires et patriarcaux antérieurs. Pour l'auteure, l'analphabétisme et la privation d'un accès au savoir depuis l'indépendance ont conduit à une absence de culture des droits de la personne. À titre d'exemple, le phénomène du harcèlement sexuel au Maroc pousse les femmes à ne pas s'aventurer dans l'espace public sans un compagnon masculin. Or, le harcèlement sexuel relève d'un manque de respect de la dignité humaine chez les hommes. Glacier souligne que ce genre de pratique est renforcé par les défaillances du système de justice qui ne punit presque jamais les agresseurs et par celles du système éducatif qui offre une formation scolaire archaïque. L'auteure rappelle que ces défaillances sont le résultat d'un choix politique et non pas d'un déterminisme culturel.

Glacier indique par ailleurs à juste titre que les violations des droits de la

personne dans le monde arabe et musulman ne sont pas uniquement le fait de régimes oppressifs, mais aussi celui de la complicité des pays occidentaux qui les soutiennent et ferment trop facilement les yeux lorsque leurs intérêts économiques et militaires sont en cause. Cette complicité de l'Occident est, selon l'auteure, à l'origine de l'émergence des fondamentalismes islamiques qui cherchent à garantir le retour d'une identité musulmane traditionaliste dont le port du voile est un trait. Cela n'empêche pas que le voile soit un objet polysémique et qu'il ait un sens différent selon celles qui le portent.

En somme, ce livre soulève des questions importantes. Il est rédigé d'une manière simple et accessible, offrant aux lecteurs et lectrices non initiés une bonne introduction à l'histoire arabo-musulmane. On peut toutefois émettre quelques réserves. D'abord, si l'auteure recourt à de nombreux travaux de chercheurs et de chercheuses qui se sont penchés sur le monde arabo-musulman afin d'en éclairer le passé et le présent, elle répond peu, cependant, à un objectif qu'elle s'était pourtant fixé en introduction, à savoir éclairer le vivre-ensemble au Québec. Ensuite, le fait d'utiliser principalement le cas du Maroc pour représenter le monde arabe est très limitatif. Si la foi islamique est un lien unitaire qui a mobilisé les États arabo-musulmans dans leur décolonisation, une fois les pays libérés, chacun a fait des choix politiques, économiques et sociaux différents. Il serait ainsi pertinent, dans une analyse à venir, que l'auteure puisse tenir compte de ces différences et examiner leurs effets sur le statut des femmes.

Salima Massoui

Le Roundup face à ses juges

MARIE-MONIQUE ROBIN
PRÉFACE DE LOUISE VANDELAC
Montréal, Écosociété, 2018, 254 p.

Journaliste d'enquête, Marie-Monique Robin a aussi réalisé plusieurs documentaires sur les semences génétiquement modifiées et sur l'utilisation des molécules associées à la mise au point

de semences modifiées (soja, maïs, etc.), notamment pour les rendre résistantes à un pesticide puissant, le Roundup, à base de glyphosate, fabriqué par la compagnie Monsanto. Cette fameuse multinationale vante ainsi ses produits : en arrosant les semis avec son pesticide, on tue tout ce qui n'est pas la plante concernée (puisque cette dernière est devenue résistante) et on simplifie les tâches d'entretien (sarclage, désherbage, lutte aux insectes, etc.). Évidemment, la semence modifiée a été brevetée (on privatise ainsi le vivant) et est devenue la propriété exclusive de Monsanto. Semences et pesticides forment donc un

couple indissociable et la compagnie détentrice des brevets contrôle ainsi une part gigantesque du marché alimentaire.

Mais on est en droit de s'inquiéter des effets réels du produit. La compagnie affirme qu'elle a étudié les effets potentiels et dit disposer d'études qui écartent ces inquiétudes, ayant reçu par ailleurs les approbations des autorités compétentes.

Le dossier rassemblé par Marie-Monique Robin est pourtant accablant. Elle relate les péripéties du Tribunal international Monsanto, inspiré des tribunaux Russell, qui s'est tenu à La Haye, en octobre 2016. Celui-ci a eu pour mandat d'entendre des victimes, des experts

et des avocats pour juger de la dangerosité globale du Roundup et de son mode d'utilisation et voir s'il y a lieu de porter une accusation d'écocide, c'est-à-dire d'attentat à l'écosystème vital de la planète, à l'égard des dirigeants de Monsanto.

L'auteure rapporte ainsi les témoignages de personnes exposées au glyphosate : malformations génétiques, handicaps, maladies chroniques, etc. Des études qui contredisent les affirmations de Monsanto, notamment sur les effets à long terme des particules dans le sol, les eaux et les êtres vivants associés, sont également exposées. Monsanto a refusé

À nous la ville! Traité de municipalisme

JONATHAN DURAND FOLCO
Montréal, Écosociété, 2018, 197 p.

Membre du comité de rédaction de *Relations* depuis 2015, l'auteur a remporté le prix des Libraires du Québec 2018 pour cet essai « d'un optimisme contagieux, qui en convertira plus d'un aux vertus du municipalisme », comme le soulignait le jury. Nous en reproduisons ici quelques extraits.

«[...] Voilà l'objet de cet essai résumé dans sa plus simple expression : la réhabilitation de la municipalité comme espace politique et vecteur de transformation sociale. [...]

Dans un premier temps, nous esquissons les contours d'un nouveau projet d'émancipation. Loin de nous limiter à une critique superficielle des travers du capitalisme et de présenter quelques pistes de solutions partielles pour tenter de corriger le système, nous souhaitons montrer l'incompatibilité structurelle d'une économie fondée sur l'impératif de croissance infinie avec les exigences d'une société juste, démocratique et écologique. Après avoir fait un bref diagnostic des multiples pathologies du système ainsi qu'une critique de ses impacts sur les plans social, économique, politique et territorial, nous proposerons un paradigme alternatif afin de penser les bases institutionnelles d'une société post-croissance : la transition basée sur les commun(e)s. Loin de représenter une pâle copie du socialisme d'État

bureaucratisé, il s'agit en fait d'un nouveau modèle de civilisation fondé sur la démocratie économique, la relocalisation des activités humaines et l'identité territoriale. Nous pourrions alors aborder les multiples alternatives à l'échelle municipale qui permettraient d'accélérer la transition sociale, écologique et démocratique de l'économie.

Dans un deuxième temps, nous identifions les acteurs et porteurs potentiels d'une telle transition, c'est-à-dire les ancrages sociaux et politiques qui seraient susceptibles de porter les revendications du municipalisme, de les incarner dans des expérimentations collectives, et de les traduire sur le plan institutionnel. Cela nous amènera à débusquer les initiatives citoyennes, les résistances et les luttes sociales qui changent déjà le monde au niveau local à l'heure actuelle. Nous insisterons ensuite sur les problématiques urbaines, périurbaines et rurales pour repenser la question régionale, c'est-à-dire les rapports complexes entre la ville et

la campagne, le centre et la périphérie, et ce, afin de dépasser le fameux clivage entre Montréal et les régions. Nous tournerons enfin notre regard vers l'histoire et l'actualité du municipalisme. Un rapide survol des expériences historiques de la Cité athénienne, des communes médiévales, de la Commune de Paris et des tentatives avortées de la gauche municipale québécoise nous permettra de cerner les principales caractéristiques de cette tradition politique méconnue, laquelle resurgit aujourd'hui à différents endroits dans le monde, notamment en Espagne et au Kurdistan.

Dans un troisième temps, nous aborderons la question très concrète du « Que faire ? », c'est-à-dire de l'organisation démocratique qui pourrait propulser le municipalisme au Québec dans les conditions sociohistoriques du XXI^e siècle. Il faudra alors répondre à plusieurs objections fréquentes, comme le manque d'intérêt vis-à-vis de la politique municipale et les faibles pouvoirs dont disposent les municipalités (en termes de ressources financières ou de compétences), arguments qui empêchent trop souvent de prendre au sérieux l'hypothèse stratégique du municipalisme. Cela impliquera également de penser la construction d'un « front municipal » ou d'une coalition de « villes rebelles » qui pourrait articuler les luttes à l'échelle locale, régionale, nationale et internationale. Pour terminer, nous esquisserons les contours d'un nouveau véhicule politique post-partisan, soit une plateforme citoyenne, créative et collaborative visant à favoriser l'auto-organisation populaire et l'action municipale [...] » (p. 12-14).





de rendre publiques ses propres études («secret industriel» oblige...), mais un recours collectif aux États-Unis a permis la diffusion des «*Monsanto Papers*» en 2017, révélant que la compagnie savait que son produit est possiblement dangereux, mais qu'elle a négligé de tenir compte de ces risques à long terme. De plus, elle a analysé le glyphosate de manière isolée alors que son utilisation est combinée à celle d'adjuvants qui en aggravent les effets.

Manifestement, Monsanto utilise toutes les stratégies connues dans les débats sur l'analyse de risque: le déni, le refus de publier toutes les études, la dénonciation de toutes les études indépendantes non conformes aux résultats souhaités, la cooptation d'experts et de groupes environnementaux habilement subventionnés pour qu'ils émettent des avis favorables, sans oublier les campagnes publicitaires trompeuses, la menace, le chantage financier, le mensonge, etc.

En lisant ce livre, vous aurez la nausée. Devant les financiers sans scrupules et sans remords. Devant les gouvernements vendus à l'entreprise, à la Bush, Harper et cie, qui congédient leurs propres experts pour éviter de faire contrepoids à ceux de la multinationale ou qui leur interdisent de publier ou d'émettre des doutes. Devant la paresse des médias, aussi, qui deviennent des courroies de transmission de la «vérité» selon Monsanto. Vous serez toutefois pris d'admiration pour le courage d'hommes et de femmes qui se lèvent et tiennent tête – quitte parfois à se taper, comme l'auteure, des milliers de pages de documents pour dénoncer une fraude –,

qui risquent leur réputation et parfois leur carrière, comme ces nombreux experts indépendants et ces sonneurs d'alerte.

Il est bien possible, à la suite de cette lecture, qu'à votre prochain passage à l'épicerie vous décidiez de passer à l'alimentation biologique. Allez, debout, le combat n'est pas perdu malgré toute l'entreprise de désinformation mise en œuvre pour poursuivre une logique technicienne délirante!

Le livre de Marie-Monique Robin est en cela tonifiant. Il est dans la lignée du *Printemps silencieux* de la biologiste Rachel Carson (1962) qui a profondément marqué le mouvement écologiste. Ce n'est pas pour rien que le prix nommé en l'honneur de cette pionnière de l'écologie a été remis à Marie-Monique Robin en 2009, pour son travail de conscientisation sur la question des OGM. À lire et à faire lire.

André Beauchamp

Nous sommes en guerre

PAUL CHAMBERLAND
Montréal, Poètes de brousse, 2017, 173 p.

Le Fruit tombé de l'arbre

PAUL CHAMBERLAND
Montréal, Noroît, 2017, 55 p.

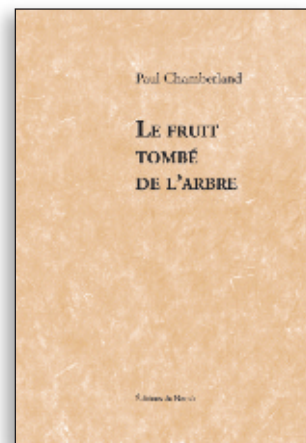
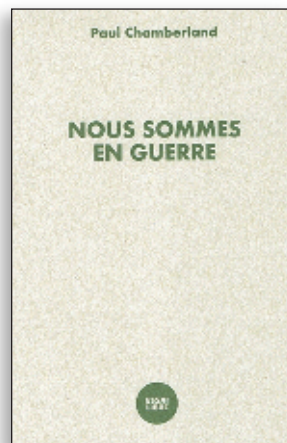
Paul Chamberland est poète et essayiste. Essayiste parce que poète. Passeur de sens et de souffle. Ses deux derniers ouvrages, un essai et un recueil de poésie, parus la même année dans des maisons d'édition différentes, peuvent être lus ensemble tant ils forment un tout. Les deux nous parlent à leur manière de la dévastation de la Terre et nous alertent de l'avancée de l'inhumanité dans le monde. Ils nous font éprouver la détresse de notre temps de telle sorte que, dans les deux cas, on n'en sort pas

indemne. Nous sommes devant des œuvres profondément marquées par le péril et l'urgence d'y faire face. Leur auteur les a écrites comme un rescapé qui, par fidélité aux victimes passées et à venir, à ce qu'il a vu et éprouvé, sent le devoir de témoigner, quoi qu'il lui en coûte. Ainsi avons-nous entre les mains des poèmes écorchés, bouleversants d'humanité, et un essai tranchant comme un glaive, écorchant sans pitié les maîtres d'œuvre de la déshumanisation en cours.

Dès le début, *Le fruit tombé de l'arbre* – constitué principalement de poèmes publiés d'abord dans *Relations* quand il y signait la chronique poétique, en 2014-2015 – laisse transparaître l'épreuve vécue et la condition de survivant qu'assume le poète: «*De la plante des pieds au sommet de la tête ne reste rien d'intact*», dit-il en citant Isaïe; «un orphée se dresse dans le rauque et le cru de ce qu'il reste à dire», poursuit-il (p. 9). Sa poésie, épurée, dépouille et laisse sans esquivé. Chargée de pleurs, de peurs, de sidérations, elle réveille le désir d'assurer la garde contre l'inhumain en nous, autour de nous, contre nous. De persister dans la vie fragile, et terriblement belle. Et de veiller sur elle.

De même que sa poésie sait devenir chuchotement qui ébranle l'âme, d'autres écrits du poète-essayiste deviennent événements de pensée ou, comme dans le cas de *Nous sommes en guerre*, pamphlet incisif, ironique et lapidaire.

Dans cet essai, en effet, Paul Chamberland met en lien de manière magistrale le réchauffement climatique, le djihadisme, l'accaparement des richesses, la surveillance planétaire, phénomènes que les médias s'efforcent d'isoler les uns des



autres pour ne pas les penser comme des éléments d'un seul et même désordre établi. Ce faisant, l'auteur cherche à rompre la bulle médiatique qui fait écran à la réalité et dévoile la pulsion de mort et les forces d'autodestruction, financières et technologiques, qui menacent dangereusement la nature et l'humain.

Pour en rendre compte, l'auteur évoque des faits divers et des mesures administratives qu'il agence de telle manière qu'ils dévoilent l'odieuse, l'obscène, la terrible et banale présence de l'inhumain parmi nous. L'essai prend ainsi souvent l'aspect d'un album de coupures de presse parfois anodines, parfois grotesques, toujours révoltantes, dessinant à gros traits une société désintégrée, qui convertit « les êtres humains en pures quantités » et les assujettit « à la souveraineté effective du capital » (p. 137).

L'essai, divisé en douze « séquences », tenant lieu de chapitres – les paragraphes, souvent accompagnés d'ailleurs d'un sous-titre, en constituent les « plans » – est construit comme un documentaire-vérité. Le reporter-poète, au plus près du réel sans phrase, retrace, petit fait après petit fait, les avancées de l'inhumain qui « évite soigneusement d'adopter l'apparence d'une *bête féroce* » (p. 48). Nous sommes confrontés à l'aveuglement des pouvoirs face à l'urgence écologique « absolue » tout autant qu'à la voracité des multinationales, à leur course effrénée au profit. Chamberland dit crûment la folie et le cynisme des *carnassiers en complet-cravate* sans scrupule, excités par le fantasme fasciste du posthumain, faisant appel à tous pour qu'ils aiguissent fièrement leurs crocs, puisque « l'homme est un loup pour l'homme ».

Le poète étale ainsi l'esprit du capitalisme dans sa laideur crue, même si, quelques fois, au détour d'une phrase-miroir de notre temps, le poème perce et bouleverse comme un peu d'eau dans le désert. Il rebaptise brillamment l'économie financière Nécronomie. Il écorche au passage la pub et l'humour narcotiques, omniprésents dans la société, ces puissants outils de propagande, fabriquant les comportements et les jugements à courte vue pour dissuader « d'avoir la moindre idée de l'urgente nécessité d'affronter

ensemble l'actuel devenir catastrophique du monde » (p. 154).

Tout au long de l'essai, un personnage apparaît régulièrement : l'Autiste social proactif, qui, par son franc-parler, joue le rôle de fou du roi : « Grâce aux élus qui accordent volontiers crédit à nos grimoires d'experts, nous parvenons à *embarbeler* la population dans d'abscons calculs algorithmiques... Et nous confectonnons en priorité le protocole "éducatif" destiné à *adapter* les cerveaux aux imprévisibles reptations du Marché » (p. 56), dit-il, entre autres, évoquant ainsi les propos bien réels du recteur d'une université montréalaise.

Mais si Chamberland dénonce les pouvoirs inhumains qui engendrent l'impuissance, l'inertie et la servitude volontaire, il aiguillonne, surtout, le devoir éthique de résistance « des endeuillés du monde », taxés de récalcitrants et de radicalisés : « Serions-nous prêts à opposer une fin de non-recevoir aux somnations de la Marchandise ? Seulement voilà, il faut commencer par prendre la mesure du considérable effort à consentir : vivre de telle sorte que sa conduite mette nettement en lumière, aux yeux des contemporains, le refus de l'avalissement moral qu'un puissant et tacite consensus banalise » (p. 116). Pour avancer plus avant en sa compagnie sur cette voie périlleuse mais nécessaire pour la suite du monde, il faut revenir à son essai majeur, *Accueillir la vie nue face à l'extrême qui vient* (VLB, 2014).

Jean-Claude Ravet

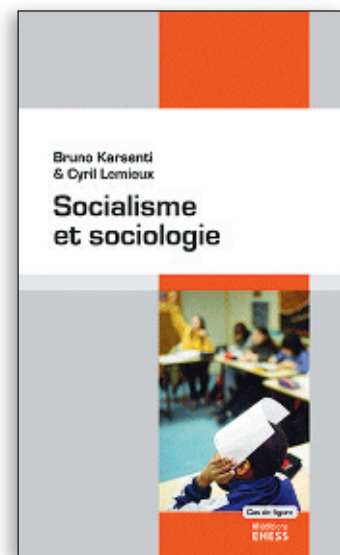
Socialisme et sociologie

BRUNO KARSENTI ET CYRIL LEMIEUX
Paris, Éditions de l'EHESS, 2017, 192 p.

Depuis l'élection de Trump et la montée inquiétante des partis populistes autoritaires et d'extrême droite en Europe, la gauche est confrontée à la question suivante : comment dépasser l'alternative infernale entre néolibéralisme et nationalisme xénophobe ? Dans un bref essai à la fois dense sur le plan théorique et engagé politiquement, Bruno Karsenti et Cyril Lemieux esquis-

sent une piste intéressante qui propose de renouer l'alliance brisée entre la tradition socialiste et l'analyse sociologique, dans le sillage des travaux de Marcel Mauss, Émile Durkheim, Karl Polanyi et Karl Mannheim.

Pour les auteurs, il existe une affinité élective entre la sociologie et le socialisme dans la mesure où le socialisme n'est pas un simple projet politique, mais une tentative pour comprendre la réalité sociale de façon globale, en abordant les pratiques humaines et les institutions de façon critique et historique, et en ancrant son analyse sur une méthode empirique.



Le fil conducteur du livre est que le libéralisme, le nationalisme et le socialisme ne doivent pas être simplement analysés comme des idées ou des discours. Ce sont des faits sociaux que nous devons décortiquer afin de « sociologiser les termes d'un débat idéologique ». C'est pourquoi les auteurs soulignent que la gauche se trompe lorsqu'elle croit « qu'il est possible de lutter contre le nationalisme xénophobe au moyen d'une simple *disqualification* de l'idée nationale. [...] Par là même, on en vient à nier, ou à refuser de voir, ce qui fait de la conscience nationale une réalité et qui légitime son affirmation en tant que conscience d'un collectif », comme peut l'être la société québécoise, par exemple.

Les auteurs invitent ainsi à aborder la nation de manière sociologique afin d'éviter le double écueil de « l'universalisme abstrait propre à la pensée libérale » et du nationalisme qui a tendance

à fétichiser la nation comme une identité fixe aux caractères préétablis et trans-historiques. Selon eux, la nation est un ensemble de rapports sociaux déterminés, « une forme de vie construite et conquise à travers certaines pratiques ». Dans cette perspective, l'internationalisme, propre au socialisme, consiste moins à ignorer ou à éliminer le « pluriel des nations » qu'à proposer de nouvelles solidarités entre celles-ci afin d'éviter le repli sur soi. D'où la formule paradoxale que « l'internationalisme, pris au sens propre et littéral, est l'axe de restauration de l'idée nationale *contre* le nationalisme ».

Karsenti et Lemieux considèrent par ailleurs que la large diffusion du libéralisme a profité de la prédominance, sur le plan épistémologique, de la science économique, de la psychologie, du droit et de l'individualisme méthodologique qui évacuent l'analyse sociologique. C'est pourquoi ils proposent de mener une « lutte dans la théorie » afin de déconstruire la double hégémonie du libéralisme et du nationalisme qui se renforcent mutuellement par leur ten-

dance à réifier soit l'individu (comme être asocial), soit la nation (comme essence chosifiée), en formant tous deux « un seul et même système de pensée dominant, dont le propre est de rendre la nation impensable sociologiquement ».

Or, si leur argument en faveur d'une réhabilitation d'un « socialisme scientifique » qui ne rejette pas la nation en bloc et qui s'appuie sur un haut degré de « réflexivité sociologique » semble prometteur sur le plan méthodologique, leur projet politique semble beaucoup plus abstrait, voire idéaliste. Par exemple, ils plaident pour une politique égalitariste d'universalisation de l'accès à l'éducation pour permettre à tous une « participation égale à la réflexion et à l'élaboration des règles auxquelles la vie économique doit prioritairement être soumise », ce qui est certes souhaitable, mais très général. Par ailleurs, le but du socialisme ne serait pas d'abolir la propriété privée et le marché, mais de les réguler et de « réencastrier » l'économie dans la société afin de promouvoir « le pouvoir collectivement émancipateur de l'accès universel au savoir, à l'esprit d'examen », « l'éloge

de la pensée critique » et « la capacité de réfléchir sur les normes, et par là de s'extraire par la pensée d'une condition sociale assignée ».

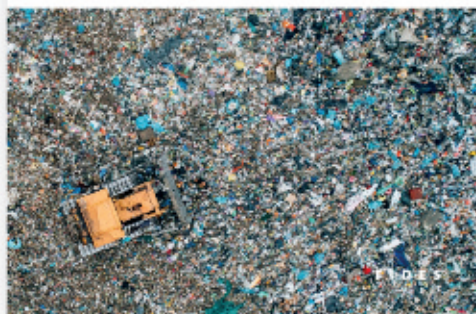
Enfin, si les auteurs critiquent l'incapacité du libéralisme à construire une Europe politique, leur analyse des conditions d'un renouveau européen par des « politiques éducatives productives d'autonomie », la montée de l'écologisme et l'émergence d'une « nation européenne » aux contours encore flous n'est pas tout à fait convaincante. Tout se passe comme si l'accent mis sur la dimension réflexive et scientifique du socialisme évacue l'analyse concrète des rapports de forces et l'aspect stratégique du projet d'émancipation. Somme toute, bien que les perspectives pratiques de dépassement du capitalisme restent encore à définir, l'ouvrage de Karsenti et Lemieux nous invite à ancrer la pensée socialiste, par-delà la contestation des mouvements sociaux et les luttes partisans, sur une approche sociologique digne de ce nom.

Jonathan Durand Folco



Gisèle Kayata Eid

Consommation Inc.



Nourrir la machine qui nous broie

Avec son regard de journaliste, dans une langue vive, teintée d'humour et d'ironie, Gisèle Kayata Eid nous invite à constater l'impact des pubs, des marques, des promesses de cette société illusoire d'abondance et leurs effets dévastateurs sur nous et sur la planète.

200 pages • 27,95 \$

FIDES
groupefides.com

